

Monty Python : Life of Brian

de Terry Jones, 1979

et l'humour anglais



Compétences mobilisées

- Etudier le fonctionnement de la parodie et ses effets
- Repérer la portée critique (sociale et politique) d'une fiction dans le contexte historique de son époque

Branches concernées

- **Anglais** (les Monty Python et la culture populaire britannique, l'humour anglais, l'absurde et les jeux de mots)
- Histoire antique et histoire des religions (la vie de Jésus, l'occupation romaine de la Galilée, l'islam)
- Arts visuels (la parodie au cinéma, la comédie cinématographique, les techniques d'animation et trucages, Terry Gilliam et les Monty Python dans l'histoire culturelle populaire, artistique et esthétique)
- Sociologie (le rôle de la femme et des minorités, l'hypocrisie, les théories du complot et l'endoctrinement)

2019 a marqué le 40^e anniversaire du film *Life of Brian*. Une commémoration qui s'est accompagnée d'une nouvelle sortie dans les salles britanniques. Si Graham Chapman (l'acteur qui joue Brian dans le film) est décédé depuis, les autres membres du groupe des Monty Python sont toujours vaillants : Terry Jones, Michael Palin, John Cleese, Terry Gilliam et Eric Idle.

Qui sont les Monty Python ?

Il serait préférable d'introduire les élèves au film en leur présentant brièvement les Monty Python. Véritable troupe, elle jouit déjà, en 1975, lorsque germe l'idée d'un deuxième long-métrage, d'une popularité gigantesque, au Royaume-Uni comme ailleurs. Les fans sont innombrables : le dessinateur français Gotlib est sollicité pour illustrer l'affiche française d'un de leurs films, les groupes de musique Led Zeppelin et Pink Floyd assurent le financement du premier long-métrage des Monty Python *Holy Grail*, tandis que, fan absolu, le Beatle **George Harrison** accepte d'hypothéquer sa maison pour financer *Life of Brian* – à raison de 4 millions de dollars -, dont la production avait été lâchée au dernier moment par les producteurs d'EMI.

Leur show télévisé pour la BBC, *Flying Circus* (45 épisodes entre 1969-1974), passe en boucle sur les chaînes, même 15 ans plus tard. Il s'agit de sketches, de parodies d'émissions TV ou de sitcoms, de chansons ou de séquences animées, surtout basées sur des situations absurdes. Les Monty ont aussi tourné ensemble plusieurs longs-métrages (*Monty Python and the Holy Grail* (1975), *Life of Brian* (1979) et deux films à sketches : *And Now For Something Completely Different* (1971) et *The Meaning of Life* (1983)). Leur influence sur la comédie est mondiale et unanime, si bien que leur expérience Monty lancera leurs carrières individuelles d'acteurs, de scénaristes et de réalisateurs.¹

Le charme des accents britanniques

On ne pourra qu'encourager à voir la version originale, avec les voix originales des Monty Python. Leurs accents britanniques sont compréhensibles et les mots utilisés dans ce film sont puisés dans un lexique accessible. Quelques jeux de mots pourront bien sûr échapper à l'auditeur, mais leur contexte et les propos sont si drôles que l'on appréciera forcément. Au besoin, on pourra affiner la compréhension de certains gags en googlant sur Net (dont la séquence d'anthologie sur Biggus Dickus, celle de la lapidation ou de la chanson finale).

Si les intonations des comédiens semblent "normales" aux spectateurs de notre époque, il faut préciser que cela n'était pas le cas des dialogues des films religieux tournés avant *Life of Brian*. En effet, dans ces premières productions, en majorité hollywoodiennes et à gros budget,² le respect du sacré prévalait et les acteurs n'avaient licence d'interpréter leur rôle qu'avec le sérieux et la solennité voulus par le sujet. Là aussi, montrer un extrait aux élèves pour comparer les tons - par exemple, *The Ten Commandments* (1956) de DeMille avec *Life of Brian* – se révèle judicieux.

L'humour anglais

Le film *Ridicule* (1996) de Patrice Leconte s'achevait sur le mot "hum(u)r" pour qualifier l'esprit anglais, à la différence de celui des Français du XVIII^e siècle. Ce décalage culturel entre ces deux conceptions nationales du rire est aussi une piste à suivre en visionnant

¹ Terry Jones et Terry Gilliam en tant que réalisateurs (*The Wind in the Willows*, pour le premier ; *Brazil*, *Twelve Monkeys*... pour le second), John Cleese en tant qu'acteur (*Frankenstein*, *Harry Potter*, il est aussi Q dans plusieurs *James Bond*). Notons que les films d'un Monty comportent souvent un ou deux autres de la troupe dans leur générique : Michael Palin joue dans *Brazil* et *Time Bandits* de Gilliam, John Cleese dans *Erik the Vicking* de Terry Jones, quand ils ne jouent pas ensemble (Cleese et Palin sont crédités dans *A Fish Called Wanda* et *Fierce Creatures*).

² Citons *Samson and Delilah* (1949) et *The Ten Commandments* (1956) de Cecil B. DeMille, *The Robe* (1953) de Henry Koster, *King of Kings* (1961) de Nicolas Ray, *The Bible : In the Beginning* (1966) de John Huston...

Life of Brian avec les élèves. Au contraire de l'humour français, qui joue beaucoup sur le mot d'esprit, l'ironie et la raillerie, l'humour britannique recourt au non-sens, à l'absurde et à l'*inapropos* (le hors de propos autant que l'inapproprié, c'est-à-dire le décalage entre le propos et la situation).³ En dehors des dialogues, l'exemple le plus frappant est cet artifice scénique qui fait intervenir une soucoupe volante pour éviter que Brian ne s'éclate sur le sol en sautant de son balcon.⁴



Le mélange sérieux-comique est une caractéristique de l'humour anglais (c'est le côté pince-sans-rire des British), de même que le mélange haut-bas : la trivialité du sujet abordé durant le discours de Jésus : sur les doigts dans le nez et sur la taille du nez ("Big nose !"). On ne saisira cette allusion que si on la subsume dans le contexte de la stéréotypie juive (la taille des nez juifs dans les caricatures).

Les sujets abordés en disent long sur cet humour : le droit pour un homme d'avoir des enfants par souci d'égalité homme-femme, un muet recommence à parler après 18 ans... de vœu de silence, l'importance de bien écrire le latin même s'il s'agit de slogans contre l'autorité, l'obligation de marchander avec un boutiquier alors qu'on est très pressé...

En outre, écrite à la fin du générique final, une question posée aux spectateurs prolonge cet humour : "Si vous avez aimé le film que vous venez de voir, pourquoi ne pas aller voir *La notte* ?" Ce film d'Antonioni de 1961, réputé comme très hermétique dans son message, se situe aux antipodes des productions et de l'humour des Monty Python.

Pour finir, les coq-à-l'âne ou les associations d'éléments sans rapport et irréconciliables font penser à la transition du show télévisé "And Now For Something Completely Different"⁵ (1971-72) des Monty Python, inlassablement répétée.

Always Look on The Bright Side of Life

On pourra aussi analyser les paroles de la chanson (en anglais) à la fin de l'histoire. C'est un lieu commun que de terminer un film (d'animation surtout) par une chanson. De leur aveu, les Monty ne savaient pas comment conclure leur *Life of Brian*. C'est Eric Idle qui a finalement proposé de conclure sur une chanson, dont les paroles (*Always Look on The Bright Side*) sont, d'après lui, très révélatrices de la mentalité British, d'un optimisme à toute épreuve dans l'adversité. Elle serait devenue une des dix chansons les plus demandées à jouer pendant les enterrements et est souvent chantée dans les rencontres de foot par les supporters d'équipe en train de perdre (ici aussi, une simple recherche Google suffit pour trouver des exemples filmés, dont une scène au stade Sheffield).

³ Le père d'*Alice in Wonderland* et *Through the Looking-Glass*, Lewis Carroll, est bien sûr le premier représentant de cet humour, surtout pour les jeux avec la logique et l'absurde (par exemple, fêter des non-anniversaires).

⁴ Une sorte de *deus ex machina* comparable à celui du saut de la chapelle de Tristan dans le roman *Tristan et Iseut*. Cet épisode paraît moins absurde si l'on songe à tous ces passages de la Bible qui parlent d'êtres ailés, d'Elohim... La musique de scène dans le vaisseau parodie le thème de *Star Wars* et fait référence à une intrigue qui, elle aussi, place la recherche du père au centre (Darth Vader/Dark Father).

⁵ Qu'on pourrait traduire par "Sans transition aucune".



La charge parodique

On pourra d'abord se demander à quel moment le film bascule dans la parodie. Le film débute par l'étoile que suivent les Rois Mages et qui les conduit dans une rue moyen-orientale de l'année 0. Le ciel, la rue, les costumes, la musique additionnelle... *Life of Brian* débute comme un

péplum ou un film biblique hollywoodien classique. Il faut attendre la scène de l'étable pour que soit dévoilée la vraie nature du film, avec la réaction exagérée de la supposée Marie – fâchée d'être dérangée à deux heures du matin par des inconnus costumés et interprétée par un homme à la voix de fausset.

C'est ensuite au générique qu'on reconnaît véritablement la dimension parodique du film. Formellement en animation, elle est signée du dessinateur Terry Gilliam,⁶ qui nous a habitué à de telles séquences, pleines d'absurdité, dans les épisodes du *Monty Python's Flying Circus* : absurdité des actions montrées (in-à-propos et absence de lien cause-conséquence), surcharge d'informations, mélange hétéroclite de plusieurs matières (grecque, latine) sans cohérence ni pertinence historique ou architecturale, paroles, triviales ou hors sujet, qui ne commentent pas les images...). Notons enfin que l'air de la chanson parodie le générique du James Bond *Goldfinger* (1964), chanté par Shirley Bassey.⁷

Dernière étape, les indications de temps et de lieu post-générique, lorsque l'histoire commence. "Judée, an 33 après Jésus Christ", "Samedi après-midi", "A l'heure du thé" sont parodiques des débuts de péplums parce qu'ils surdéterminent l'action, ce qui n'est pas nécessaire, et qu'ils donnent une information typiquement anglaise ("A l'heure du thé"), alors que le rituel du thé importe peu pour une histoire se déroulant en Orient – d'autant que, là-bas, elle peut se prendre en dehors des 17 coups de Big Ben : il s'agit d'une information in-à-propos, absurde dans ce contexte.

Pour échapper à la censure, les Monty se sont toujours défendus de faire de leur *Life of Brian* une parodie de la vie de Jésus.⁸ D'abord parce que ce personnage, qui vient de naître dans l'étable voisine, est vite abandonné par l'intrigue (qui le laisse prêcher sur un monticule sans que les gens ne le comprennent). L'histoire se concentre sur celle de Brian, homme naïf, né d'un viol qu'un soldat romain a commis sur une Judéenne, qui souhaite participer à la résistance contre l'opresseur romain, comme pour se venger de ses origines peu louables, et qui sera ensuite suivi par la foule et finit crucifié. Toute ressemblance avec un personnage ayant réellement existé ne serait donc que fortuite.

Pour aller plus loin :

<https://www.rts.ch/info/culture/cinema/9907320--la-vie-de-brian-chef-d-oeuvre-scandaleux-des-monty-python.html> (émission *Traveling* de la RTS sur *Life of Brian*)

<https://www.telerama.fr/cinema/une-breve-histoire-du-rire-1-les-monty-python,49959.php> (avec nombreux extraits vidéos pour découvrir les sketches des Monty)

⁶ Alors qu'ils avaient co-réalisé ensemble le précédent film des Monty, Terry Jones et Terry Gilliam se chargent ici, respectivement, de la réalisation du film et de sa direction d'acteurs (art direction).

⁷ On remarquera au passage que la série James Bond – en tout cas celle des années 60-70 - est elle-même une parodie du film d'espions de la période de la guerre froide. On pourrait aussi étudier les emprunts et références (pop) culturelles dans le film.

⁸ Voir aussi notre fiche *Life of Brian : un sacrilège ?*